

N° 08

« La rentrée sera lacanienne aussi à Belmopan. » — Patachón Valdés

LACAN QUOTIDIEN

Spécial Sollers :

L'OUBLIRE

« *Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde* »

« *Lacan, personnage éminemment romanesque* »

« *La langue des Séminaires, c'est du Miller* »

LE MARDI 30 AOÛT 2011 23H 17 [GMT + 1]



Philippe Sollers

LE CORPS SORT DE LA VOIX

Propos recueillis par Adrian Price et Guillaume Roy

Lacan Quotidien remercie Philippe Sollers d'avoir accueilli avec faveur la demande que Jacques-Alain Miller lui a présentée hier matin par mail, avec l'accord d'Anaëlle Lebovits-Quenehen, directrice du *Diable probablement*.

Nous souhaitons en effet donner en primeur à nos lecteurs le texte de l'important entretien accordé par le grand écrivain à deux jeunes collaborateurs de la revue, Adrian Price, Britannique, et le Bordelais Guillaume Roy.

La présence de Sollers dans les pages de *Lacan Quotidien* est significative, au moment où la piétaille non-médiatique se rebelle contre les excès et les turpitudes du régime de la Regina, des petits marquis qui l'entourent, des valets qui la servent. — *Lacan Quotidien*

Adrian Price : **Dans *Lacan même*, on trouve des interviews que vous aviez données en 2001, à l'occasion des vingt ans de la mort de Jacques Lacan. Depuis dix ans, votre rapport à Lacan a-t-il changé ?**

Philippe Sollers : Qu'est-ce qu'on dit quand on dit que Lacan est mort ? Quelque chose de très vérifiable. Mais cela dit-il quelque chose de son œuvre ? Parce que, finalement, la mort confirme ou infirme l'œuvre. L'effet produit par Lacan était impérieusement chamanique, il fallait assister à ses séminaires pour voir ça. Quand Lacan était vraiment très en verve – ce qui n'apparaît pas toujours dans le texte établi – il était d'un humour saisissant, avec une note d'anarchisme fervent, tel le père Ubu. La version de Jacques-Alain Miller est basique. À proprement parler, la langue lacanienne des séminaires, c'est – dieu merci ! – du Miller. On ne s'en est heureusement pas tenu au décryptage des centaines d'enregistreurs qui étaient là, chargés de recueillir sa parole, et que j'ai jadis comparés à toutes ces béquilles que l'on voit à Lourdes.

Guillaume Roy : **Comment appréhendez-vous l'écriture de Lacan ?**

Ph.S. : Cela pose le problème des rapports qu'il y avait entre la parole de Lacan et son écriture. J'ai toujours beaucoup insisté là-dessus, et je pense que c'est essentiel pour comprendre à quel point on s'éloigne de cet effet théâtral que produisait Lacan. C'est pour cela qu'il faut des témoins. Je sollicite parfois des personnes qui l'ont connu de près, et je sens comme une réticence à être naturel avec la parole de Lacan. Vous avez cité *Lacan même*, que je m'explique sur ce petit livre. J'allais chercher Lacan, on allait dîner ensemble à La Calèche, et la conversation était passionnante, parce que c'était quelqu'un qui ne parlait jamais pour ne rien dire. Lacan entre en contact avec moi à partir d'un livre : *Drame*. Il repère – probablement à partir d'un certain nombre d'entretiens que j'avais donnés à la presse – que je m'intéresse, d'abord et de plus en plus, au langage. La chose qui me frappe tout de suite est qu'il me demande ce que je fais comme thèse. Je ne fais pas de thèse, je ne suis pas à l'université, alors, il me propose de venir parler à son Séminaire – ce que je refuse tout de suite d'ailleurs. Cela ne m'intéresse pas. Je ne me sens pas, à ce moment-là, disposé à parler au Séminaire de Lacan que je ne fréquente pas encore – mais que je vais fréquenter à partir de là.

A.P. : **À ce moment, quel intérêt y trouviez-vous ?**

Ph.S. : Je m'intéresse à la littérature. Mon projet – et celui de la revue que j'animais, *Tel Quel* – a tout de suite été d'interroger les penseurs de notre époque, convaincus que nous étions que la littérature pense au-delà de ce qu'ils pensent. On va alors courtoisement demander à Foucault, Derrida, Barthes – qui étaient les plus favorables à cette entreprise – « Que pensez-vous de la littérature ? Et que pensez-vous qu'elle puisse penser ? »

G.R. : **Êtes-vous allé interroger Lacan sur ce point ?**

Ph.S. : Immédiatement, parce qu'il se sentait interpellé par cette question. Le Séminaire que Lacan consacre à Joyce est un Séminaire tardif, qui correspond au moment où Lacan, et son jeu avec

le langage, tombe sur l'œuvre massive qu'est *Finnegans Wake*. Mais c'est retombé. Vous voyez bien que Jacques-Alain Miller lui-même revient à Valéry lorsqu'il évoque mon cas dans sa « Postface » à *Lacan même*. Dans un autre texte, il fait un parallèle entre Montherlant et moi, c'est encore plus léger. On pourrait attaquer sur tous les fronts : il n'y a pas que Sade et Joyce. Il pourrait y avoir Céline, aujourd'hui même, ô combien !

A.P. : Qu'est-ce que vous reprenez du Séminaire ?

Ph.S. : Le plus important, c'est le corps de Lacan en train de parler. Ça aurait été formidable d'avoir un document vidéo du Séminaire pour faire sentir que c'est le corps qui sort de la voix et pas le contraire. La grande importance de sa localisation physique jette une lumière sur la façon dont il pouvait écouter, ou intervenir pendant les séances.

G.R. : Avec quelle fréquence alliez-vous au Séminaire ?

Ph.S. : Tous les mardis. Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde. Ailleurs, les philosophes lisaient leur texte, et il régnait une sorte de résignation, de mort politique. Ailleurs, c'était le discours magistral pré-écrit. Ce qui était spécifique à Lacan, son apport le plus fondamental, était sa façon de penser en parlant.

A.P. : Comment écoutiez-vous ? Vous preniez des notes ?

Ph.S. : Jamais. Les gens recopiaient tout. Quelle erreur ! J'écoutais attentivement, ce qui est tout à fait autre chose.

A.P. : Vous étiez là en auditeur, mais en spectateur aussi.

Ph.S. : J'observais. J'observais le fait que ça n'entendait pas.

G.R. : Cela vous arrive-t-il de relire Lacan ?

Ph.S. : Je relis les *Écrits* de temps en temps. Je reprends le « Discours de Rome » qui est très beau, surtout la fin, avec le blason, et quand Lacan fait appel au sanskrit, avec toutes les conséquences que ce texte a eues. C'est merveilleux ! Pour ce qui concerne les séminaires – j'y reviens – il est dommage que vous ne puissiez pas les voir. On aurait pu filmer aussi son renvoi de l'École normale supérieure. Je vous parle de technique d'enregistrement, mais c'est de politique qu'il est question au fond. Parce que si Lacan a été chassé de l'École normale supérieure, c'est qu'il y avait des gens de pouvoir (Althusser et Derrida, ainsi que le directeur de l'ENS) qui voyaient d'un très mauvais œil cette agitation autour de Lacan.

G.R. : Qu'est-ce que cela aurait changé sur le plan politique ?

Ph.S. : Je ne sais pas. Ce que je sais, en revanche, c'est que tout le monde meurt au début des années 80 : Barthes, Lacan, et un peu plus tard, Foucault. Je me souviens d'une soirée qui accueillait l'élection de Mitterrand avec une parfaite bienveillance. Je me suis retrouvé avec des partenaires qui étaient de gauche, et je leur ai dit ce soir-là qu'ils vendaient Lacan pour un plat de lentilles. Politiquement, il n'était pas de droite, mais il n'aurait pas marché dans cette histoire de « On a

gagné! » Ceux qui marchaient là-dedans vendaient Lacan, au sens où Lacan ne croyait pas au social en tant que tel. Lacan n'était pas un homme de rassemblement. Il a eu besoin d'une École sans quoi c'était l'isolement, la marginalisation complète. Mais enfin, si on écoute Lacan, il n'y a pas de raison d'avoir la moindre illusion sociale. D'où son humour parfois noir.

A.P. : À quoi cela tenait-il selon vous ?

Ph.S. : On ne peut pas présentifier des choses aussi gênantes que la différence des sexes ou la castration en croyant que cela pourrait être dépassé dans je ne sais quel ensemble. Il fallait être là lorsque, tout à coup, débarquait le public absolument bigarré des Séminaires, et le frisson que provoquaient les propositions de Lacan : « La femme n'existe pas » – faites-en l'expérience quotidienne, lancez ça... Ouh là là ! Et mettons-le au pluriel, d'où mon livre, *Femmes*. « La femme n'est pas toute » ; il dit qu'elle n'existe pas, il s'ensuit qu'elle n'est pas toute non plus. Ou alors : « il n'y a pas de rapport sexuel », phrase remuée jusqu'à l'éternuement par tout le monde sans comprendre qu'il s'agit là d'un rapport au sens mathématique du terme. Ou encore : « Dieu est inconscient », ce qui constitue un décalage par rapport à « Dieu est mort ». Ce sont des aphorismes capitaux de Lacan. Il les lâchait comme cela, provoquant chaque fois une petite émotion particulière dans le public.

Je crois que l'effet analytique, s'il est bien réel, doit produire quelque chose de dérangeant. Et Lacan aussi, quelle vie... d'audace ! Lacan était un personnage éminemment romanesque. Il avait une épaisseur de comportement, des trousseaux de clefs avec des serrures différentes, une façon de faire particulière avec l'existence, par exemple de prendre un taxi pour faire cent mètres. Mille choses étonnantes qui prouvent qu'il était habité par sa cogitation. Le jour, la nuit. Lacan était intéressant parce qu'il venait buter sur la nécessité d'amener la parole à la parole en tant que parole. Qu'est-ce qui avait intrigué Lacan dans *Drame* ? C'était cela : j'amenais l'écriture à l'écriture en tant qu'écriture. Je lui avais également envoyé *Lois*, l'un de mes livres, qui est une effervescence de langage particulièrement intense. C'était au moment où je travaillais beaucoup sur Joyce. Il en avait accusé réception avec surprise. Lacan était quelqu'un de très cultivé. Extrêmement cultivé : « le style, c'est l'homme même ».

A.P. : Cependant, à vous suivre, avec le Lacan que connaît aujourd'hui notre génération, et ce, grâce à ses seules traces écrites, une partie de l'homme et de son style nous échappe.

Ph.S. : Le style. Restons sur ce mot. Lacan était quelqu'un de grand style. Un grand bourgeois de style aristocratique, obligé de vivre au milieu des classes moyennes. Était-il réactionnaire pour autant ? Non, au contraire. Mais maintenant vous avez affaire à ce que Nietzsche appelait la plèbe d'en haut et la plèbe d'en bas. L'écart s'est considérablement creusé.

A.P. : Lacan vous manque-t-il aujourd'hui ?

Ph.S. : Non, pas du tout. Ce serait intéressant d'avoir une séance du Séminaire de Lacan aujourd'hui. Ça valserait sur des questions d'actualité : la crise financière, Sarkozy, Sade, le Japon, Ben Laden, Strauss-Kahn... Il inventerait à chaque fois quelque chose sur la situation. Ce n'est pas Lacan qui me manque, ce sont des corps qui auraient ce même type d'insolence, de liberté, c'est-à-dire la grandeur de Lacan concernant son fonctionnement physique. Il y a une sorte de séparation entre la parole et l'écrit chez Lacan. Le fait qu'il y ait eu là un embarras attire l'attention. Il était un très grand improvisateur de la parole, mais un peu coincé sur l'écriture.

G.R. : **On peut aussi considérer qu'il s'agissait d'un embarras choisi. Le choix de rendre sa lecture difficile, avec l'idée que cela demande un effort particulier au lecteur d'entrer dans son œuvre. Cela me fait penser à ce conseil qu'il donne à ceux qui travaillent avec les patients psychotiques : « Gardez-vous de comprendre ! »**

Ph.S. : Vous parlez là comme Joseph de Maistre, que j'adore, qui dit : « Ceux qui ne comprennent rien comprennent mieux que ceux qui comprennent mal ». C'est de la haute métaphysique ! Ce que vous dites serait probant à une époque où les gens sauraient lire. Mais « ça » ne lit plus. Ou « ça » ne se souvient plus forcément quand ça lit. J'ai inventé un mot pour cela, le verbe *oublire*. Je suis obligé de dire souvent : « vous m'avez *oubli* ». C'est un résultat d'enquêtes quotidiennes que je vous donne, et je crois que l'enjeu est là aujourd'hui.

G.R. : **Mais les librairies sont pleines !**

Ph.S. : Je parle de l'expérience concrète qui consiste à savoir ce qui a été lu, vraiment. Comme le dit Boileau : « Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement, et les mots pour le dire arrivent aisément. » Vous avez lu comment Boileau fait la conclusion de *Télévision* avec un passage obscur sur la castration annoté ainsi : «... un jars toujours mange le sexe ». Ah, Lacan ! Eh oui ! Il ne suffit pas de lire, il faut entendre ce qu'on lit. Il se passe quelque chose qui va affecter la psychanalyse elle-même. C'est une difficulté nouvelle, ou qui se montre comme telle : *l'oublire*. La question qui se pose pour les analystes et pour la survie éventuelle de la psychanalyse – à moins qu'elle ne devienne une Église, une agence humanitaire – est : qui a beaucoup lu ou pas ? C'est une question éminemment politique. L'époque de Lacan a été absolument passionnante du point de vue des enjeux existentiels, des enjeux de pensée, des enjeux politiques. *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, écrit au tableau noir par Lacan. C'est un très beau titre. C'est ce que j'essaie de faire [Philippe Sollers montre un de ses derniers livres, dont le titre est *Discours parfait*]. Dans la société du spectacle, c'est rarissime. À ce sujet, je conseille de lire le *Parménide* de Heidegger qui vient d'être traduit en français.

A.P. : **Que dit-il qui a retenu votre attention ?**

Ph.S. : C'est un chef-d'œuvre à propos de la vérité, *aléthéia*, dont Heidegger dit d'une façon très saisissante – ce qui n'a pas été beaucoup repris ailleurs – qu'elle est une déesse. Elle n'est pas la

déesse de la Vérité, mais la déesse-Vérité elle-même. Parménide, emporté par les cavales, arrive chez la déesse-Vérité. Ce n'est pas Actéon voyant Artémis. Il est celui qui s'écarte des sentiers battus, porté par son désir, et qui arrive à la déesse-Vérité elle-même, qui l'accueille de façon très bienveillante : « c'est gentil d'être venu me voir ». Nous ne sommes donc pas dans l'épisode tragique: « Moi, la Vérité, je parle ». Qu'est-ce qui empêche la vérité ? C'est le fait qu'elle ne soit pas pensée comme il faut. Ce que Heidegger fait. Il est le premier, et le seul. Cela m'a donc amusé de me demander ce que les philosophes avaient fait ou pas avec Heidegger, compris Lacan, parce qu'il s'en était approché. Et il faut dire que ni les uns, ni les autres n'en n'ont fait grand-chose. C'est démontrable au tableau noir. Les séminaires et conférences de Heidegger sur Nietzsche n'ont pas été lus. Attention, je ne suis pas en train de me laver les mains de la question : « qu'est-ce que la vérité ? »

G.R. : La psychanalyse, aujourd'hui régulièrement attaquée, est devenue un enjeu politique. Pourquoi la défendez-vous ?

Ph.S. : Relisez Clausewitz. La vraie guerre est toujours défensive. Lacan était très stratège, et il menait une guerre défensive pour ne pas être marginalisé ni éliminé. Il avait tout le monde sur le dos : les philosophes, les propriétaires de l'École normale, l'Internationale. J'étais là lorsqu'il a été renvoyé de l'École normale supérieure. Lacan était seul. J'étais là, je portais les valises. Lacan essayait d'alerter la presse sur ce renvoi. Il n'y a qu'une personne qui nous a reçus, elle avait été sur son divan : Françoise Giroud. Lacan a fait son numéro de séduction, et il a eu un article. Je vous parle de cela, car cela n'a l'air de rien, mais c'est beaucoup.

A.P. : Est-ce que vous croyez avoir compté pour lui dans cette guerre ?

Ph.S. : Je n'ai pas arrêté de prendre parti. De ma propre initiative, j'ai fait ce qu'il fallait. Lacan ne m'a pas donné de tâche particulière à accomplir, car il n'était pas comme cela. Il laissait faire. Une initiative, eh bien : « Bravo ! ». Il était là embarrassé comme Gulliver chez Lilliput. Il fallait couper quelques ficelles, c'est tout. Pour conclure, je dirais qu'il faut toujours partir du dérangement que quelqu'un provoque. Je crois que l'on se trompe chaque fois qu'on interprète un personnage dérangeant comme s'il était le bienvenu, et qu'il n'y avait qu'à prendre acte de ce qu'il a fait sans souci, car ce n'est pas vrai. Voilà. 🙄🙄🙄

lacan quotidien

publié par navarin éditeur

PRESIDENTE **eve miller-rose** eve.navarin@gmail.com

EDITRICE **anne poumellec** annedg@wanadoo.fr



Jeu de piste avec Philippe Sollers

A 18 : 40 ce soir, j'ouvre un mail qui m'arrive « de la part de Philippe Sollers ». La secrétaire de *L'Infini*, Anne Vijoux, m'écrit : « Philippe Sollers me demande de vous transmettre ce message : il vous suggère la lecture des pages 141 à 146 de son *Discours Parfait*. » Je réponds aussitôt : « Veuillez remercier PS de cette référence, et lui dire que mon exemplaire du "Discours parfait" est à Paris, mais je vais en chercher un sur l'île. »

Lilia et moi appelons aussitôt les quelques librairies de l'île : aucune n'a le livre de l'écrivain rétais ! La honte ! Lilia me dit d'appeler Anne à Paris, proche et amie de Tschann. Tschann non plus n'a rien. Est-ce un complot ? Enfin, la Hune dit oui. Ouf ! Comment faire ? Lilia dit : qu'Anne faxe les pages à l'Hôtel du Chat botté. Oui, mais il faut que ce soit avant 21h 00, car ensuite, le fax est fermé.

Lilia, son mari JM, et moi sommes attablés à la Cabane de la Patache, où nous interrogeons le patron sur les pataches et les patachons, pour reconstituer la vie de l'arrière grand mère de notre ami Valdés, quand, à 20h 30, SMS d'Anne : « C'est parti. » L'Hôtel confirme que c'est arrivé.

D'un coup de volant, JM nous conduit à Saint Clément des Baleines, descend de la voiture, prend le fax, remonte à bord, et, d'un autre coup de volant, me porte aux Portes. Me voici assis devant mon bureau, que je vais quitter demain pour celui de Michèle Manceaux à Ars. De quoi s'agit-il ? D'un texte, petit par le format, grand par le reste, sur Baltasar Gracián. Je l'ai lu, je le connais, je l'ai moins lu qu'un autre texte sur les Jésuites qui est dans *Logique de l'Infini*, je crois. Que Sollers veut-il me signifier par cette manigance ?

Première hypothèse qui me vient à l'esprit. Sollers a du lire dans LQ que Bassols trouvait quelque chose de *gracianesco* à ma *Vie de Lacan*, et il désire m'éviter de tomber dans le péché d'orgueil. Il me manifeste que Gracián, il connaît, qu'il n'a pas attendu Bassols ni moi pour s'en préoccuper, que *gracianesco*, il l'est lui-même, et plus que ça, car il est Joyce, Céline, Lautréamont, Nietzsche, et dans ses moments de moindre tension, Voltaire, Buffon, Philip Roth, Homère, Hemingway, etc., que personne ne connaît mieux la Bible, personne ne scrute de plus près les Védas, la sagesse chinoise n'a pas de meilleur thuriféraire, les gnostiques ont en lui un frère, etc. C'est sa veine : « J'en sais plus long que n'importe qui, j'ai lu tous les livres, et, en plus, la chair est gaie. » Sollers 1, Mallarmé 0. »

Si Lacan est un personnage de roman, ce qui est en définitive assez banal - qui ne l'est pas ? Je vous le demande – Sollers est le Shakespeare de Borges : il est tous les hommes, les femmes aussi d'ailleurs, et, spécialement, tous les écrivains. Il a excellé dans le style "bordelais-déniaisé" (*Une curieuse solitude*), il a été plus Robbe-Grillet que Robbe n'a jamais été grillé, il a eu sa période Lacan : je suis plus malin que n'importe qui parce que je donne sur toute question le tour d'écrou supplémentaire que personne ne songe à donner, puis le tour d'écrou du tour d'écrou, et je finis par serrer tellement le garrot que les yeux du patient s'exorbitent, et finissent par sauter, et tombent sur le sol, comme ceux d'Œdipe.

Seconde hypothèse : il y a, caché dans le texte, un message qui m'est adressé à moi, Jacques-Alain, en particulier. Pourquoi pas ? Si c'est le cas, qu'est ce que ce serait ? Cette citation, par exemple (Sollers cite merveilleusement, toujours, c'est son côté Zelig, comme Lacan : il dispose d'un sujet de l'énonciation extrêmement plastique, si bien que tout ce qu'il cite devient du *Sollers' Text*). Ce pourrait être ceci, cité p. 143-144 : « Le style est laconique, et si divinement oraculaire que, comme les écritures les plus sacrées, même dans sa ponctuation, il renferme des mystères. » C'est du Nietzsche sur Gracián, ce pourrait être Sollers sur Lacan, le Lacan des *Écrits* et *Autres écrits*, si le Pr. Sollers n'avait décidé que le Dr. Lacan écrivait mal. Mal rapport à qui ? à quoi ? Au côté épistolier du XVIIIe siècle, peut-être, que lui, Sollers, possède aussi. Quel savon je vais prendre ! - puisqu'il s'indigne déjà que je puisse évoquer Valéry et Montherlant à son propos – alors que sa première revue s'appelait *Tel Quel*, et que des histoires de coucher avec des petites espagnoles, Montherlant en est plein (*La Petite Infante de Castille*). Même si ce sont des petits Espagnols déguisés. Je me le tiens pour dit : Sollers est incomparable ; donc, le comparer est toujours une sottise. Il ne se compare même pas à lui-même, dont il diffère toujours incessamment. Avec lui, on reste toujours le bec dans l'eau, on a un train de retard. Comme le disait Derrida de Husserl : « Le retard est ici l'absolu philosophique. ». Eh bien, c'est aussi l'absolu pour le lecteur et l'amateur de Sollers. Une seule solution : se taire. Admirer, mais en se taisant. Porter aux nues, mais sans faire le malin, car il est plus malin. C'est l'absolu sollersien.

Troisième hypothèse. Il m'a fait marcher, et j'ai couru, et j'ai fait courir avec moi et Lilia, et JM, et Anne. « N'attendez rien d'un visage triste. » C'est du Gracián, c'est du Sollers, c'est du *Lacan Quotidien*. ➡➡➡ Oh 45, dans la nuit du 29 au 30 août.